Lundi 21 novembre 2O11 23h00 [GMT+ 1]

NUMÉRO 95

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

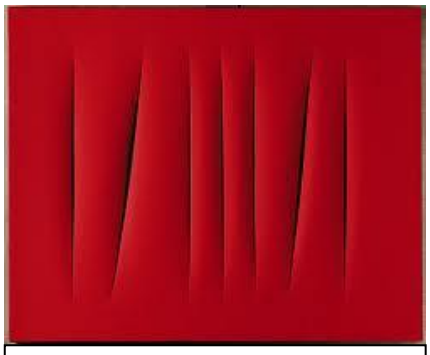
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

« **C'est quand j'écris que je trouve quelque chose. C'est un fait, au moins pour moi. Cela ne veut pas dire que si je n'écrivais pas, je ne trouverais rien. Mais enfin, je ne m'en apercevrais peut-être pas.** » Jacques Lacan,
Le Séminaire, Livre XIX … ou pire.

▪ **NOUVELLES DU QUEBEC** ▪ p.10
▪ **lacanquotidien.fr** ▪
▪ **COURRIER** ▪
▪ **PROCHAINEMENT** ▪



Concetto spaziale, Attese de Lucio Fontana.

À LA UNE p.2
« Rendez-vous avec l'histoire »
par **Agnès Aflalo**

CHRONIQUE p.7
▪CHEMINS DE TRAVERSE
par ***Aurélie Pfauwadel***
Rien ne s'oppose à la nuit

▪ POSITIONS ▪

Rendez-vous avec l'Histoire

par *Agnès Aflalo*

La guerre sans l'aimer de BHL

Tu peux savoir

Qui ne s'est un jour posé la question de savoir ce qu'il aurait fait s'il avait été là au moment crucial de la montée du fascisme en Europe, puis de la Deuxième Guerre mondiale ? Regarder ailleurs ou décider de faire face à l'événement sans détourner le regard ? S'abriter derrière l'ignorance ou consentir à savoir pour en tirer les justes conséquences ? À cette question qui peut nous hanter, Bernard-Henri Lévy a décidé de répondre par un engagement ininterrompu qui se laisse interpréter ainsi : "tu peux savoir, si tu le désires". Une fois décidée que la démocratie est la cause à défendre, la philosophie est élevée à la dignité d'une politique responsable : faire sa place au réel et ne pas laisser le dernier mot à la fatalité. C'est ce qui a rendu possible l'Événement libyen. Pour la première fois, en effet, le droit d'ingérence n'est plus une utopie, mais une réalisation concrète. Il a commencé à Benghazi.

Benghazi ou le désir en acte

Si BHL peut dire de son engagement en Libye que c'est l'Événement, le rendez-vous majeur de sa vie intellectuelle et politique, c'est que pour la première fois, il vit une victoire en marche. En effet, ses actes ont eu pour conséquence d'éviter le massacre annoncé du peuple libyen à Benghazi d'abord, et bien au-delà ensuite.

Comme tous les choix qui comptent, ce dernier engagement de BHL est celui d'un choix forcé : « l'ordre ancien des choses ne laissait pas le choix… Kadhafi et sa clique enfermaient le peuple libyen dans la seule alternative de la dictature et du djihadisme. »

Le déclic, c'est la scène de chasse en Libye, le 21 février 2011. À l'aéroport du Caire - où il venait de vivre quelques jours au cœur de la révolution égyptienne, il voit, tout à coup, sur un écran de télévision, des images de Libye où des avions mitraillent la foule sans défense. On parlera de 600 à 2000 morts. La mort administrée en masse ne le laisse plus en paix. C'est la cause de son premier acte : décider de savoir ce qui se passe en Libye.

Les images du massacre font surgir le souvenir du premier engagement et d'autres avions. Trente ans plus tôt, BHL a répondu à l'appel de Malraux d'aller se battre pour les Bengalis et empêcher la première tentative de génocide après Auschwitz. On sait aussi qu'un ami du père l'a aidé à joindre Malraux en passant par son compagnon de

l'escadrille Espana.

Après l'instant de voir, le retour d'un souvenir le divise et marque le moment de conclure. Un matin, au réveil, une phrase s'impose à lui « Nous n'avons pas attendu Bernard-Henri Lévy pour inventer le *Testament de Dieu* ». Le nom de celui qui l'a prononcée revient encore nimbé des voiles du refoulement qui suscitent le doute. Puis, la vérité s'impose, c'est bien un jeune bédouin sous la tente, Kadhafi, devenu guide de la Révolution libyenne, qui l'a dite. La phrase est alors corrigée : « On n'a pas attendu Bernard-Henri Lévy pour inventer le monothéisme ». Le malaise suscité doit trop à la colère pour provoquer directement l'humour. BHL en prend acte et décide alors de partir en Libye. Après l'instant de la mort sans comprendre, c'est le moment de la guerre sans l'aimer. Le temps pour comprendre commence ensuite, lorsque BHL décide d'extraire du savoir de ce qui l'affecte pour lui-même et pour quelques autres. Un désir décidé, mais pas sans une éthique de la responsabilité.

Dieu est inconscient et Lacan pessimiste

Qu'a-t-il donc saisi en cet instant sinon ce qui le fait douter et qui le divise ? Depuis toujours, l'insondable décision de l'être l'a conduit à endosser l'habit du citoyen responsable, fils du XXe siècle. La critique malveillante n'y changera rien. L'élégance n'est pas marque d'un vêtement, elle est celle du courage de l'acte. Le retour du même vêtement sobre ne s'oppose pas seulement à celui plus frivole et changeant des femmes. Il abrite aussi la splendeur d'une position et la charge d'un tourment. C'est parce qu'il se fait reconnaître comme le messager de l'ange de l'Histoire que le vêtement fait rayonner sa présence. Mais c'est aussi cet habit endossé qui assure le retour du même, et le contraint à être toujours en mouvement, partout excepté dans le désert. Le désert est le lieu de l'exception, car c'est là seulement que cesse enfin « le démon de faire ». Là seulement, il éprouve la satisfaction de l'ivresse. Tel le héros tragique s'avançant au-devant de la mort, le désert lui assurerait, comme à chacun de ceux qui y succombent, la momification épargnant la dégradation du cadavre, autre figure du cadavre à la renverse.

Le vertige saisissant ceux qui font la guerre sans l'aimer n'atteint que la première mort. Avec l'exaltation du désert, la seconde mort serait enfin atteinte. N'est-ce pas le désert qui marque le destin tragique d'hommes admirés et qui le fascinent, comme le grand-père aimé, ou le philosophe engagé, André Zirnheld, dont son père lui a parlé très tôt ? Et comment se défaire du destin qui fait que « nous ne savons être nous-mêmes qu'en étant l'ombre de nos Pères ? ». Pour BHL, la solution se trouve dans l'action d'un scénario qui lui fait destin.

Pour interroger ce nœud qui enserre Dieu, BHL saisit la main de Lévinas. Pourtant, les rêves et autres « rendez-vous mystérieux de la mémoire » s'imposent à lui avec l'idée que Dieu est inconscient. La vérité de ce réel, ainsi formulé par Lacan, s'impose à lui tout en le faisant douter. Comment en effet penser la démocratie sans interroger le maître divin et ses prescriptions de libido ? Conjuguer Dieu et la démocratie passe donc par la question posée sur les monothéismes. Le doute méthodique le fait alors envisager deux solutions pessimiste et optimiste. Le pessimiste, le lacanien en lui sait, en effet, que la

révolution revient toujours à son point de départ. Mais l'incurable de l'espoir veut croire au désir de démocratie chez chaque humain parce qu'il a le pouvoir de remettre l'histoire en marche. Si l'on accepte l'idée que le désir est lui aussi lacanien, alors on saisit l'usage qu'un intellectuel pourrait faire du doute : l'alibi d'une lâcheté paralysante, et qui sermonne l'autre d'autant plus qu'elle se ligote dans le savoir stérile qui chasse le réel. Pour BHL, au contraire, c'est le tremplin qui le propulse au-devant d'un destin de combattant qui n'a rien d'ancien. Le pari sur le désir ne fait-il pas de lui un intellectuel lacanien ?

La rencontre de l'homme de plume et de l'homme de pouvoir

Vaincre la tyrannie nécessite une note additive à la *Servitude volontaire*. Aussi, BHL y contribue-t-il en démasquant ce qu'il nomme si bien « le ridicule du tyran ». Une fois admis que c'est le comique grotesque qui l'a vaincu, le semblant est traversé et le tyran apparaît pour ce qu'il est : un humain aussi pitoyable que le père Ubu.

La série des engagements construit un scénario dont BHL dégage les différents moments. Il cherche d'abord à rencontrer celui que la situation de l'insurrection a transformé en « la personne la plus importante de la terre ». Puis, et alors même qu'il est sur ses gardes, il se fait surprendre et se trompe. Un trait permet alors d'identifier le chef : le regard de solitude de celui qui affronte la tyrannie à mains nues. Il doit alors se faire reconnaître de lui comme le messager qui lui manque et parier qu'il saura inventer les mots qui font mouche. Cette fois encore, ce sera de la répétition du Ghetto de Varsovie que l'Occident n'allait pas laisser tomber une deuxième fois. Avec son offre, il réussit à créer la demande de Mustafa Abdeljalil de faire reconnaître par la France le Conseil National de transition formé le jour même. Pour réussir l'exploit d'empêcher le massacre annoncé, il doit donc se faire reconnaître d'un autre maître, mais cette fois-ci détenteur du pouvoir.

Il décide donc d'appeler le président de la République. Les maux de têtes qui le saisissent à ce moment-là signalent la tension qui s'empare aussi de son corps sans pour autant érotiser le temps qui s'éternise et retarde le moment de l'acte. Les deux hommes se connaissent sans doute, mais ils ne sont pas du même bord politique. Pourtant BHL parie encore sur le désir de bien dire pour se faire entendre. Et ces mots : « le sang éclaboussera le drapeau français », qui le surprennent lui-même, font résonner la cause juste.

Il faut rendre justice à l'écrivain de savoir restituer avec précision la prudente hardiesse de l'homme de pouvoir qui se fait le destinataire de ce message. Lui aussi, il décide immédiatement que la démocratie est la cause à défendre et qu'il ne sera pas le président qui laissera mourir le peuple libyen. Quelles que soient les critiques que l'on pourrait formuler à l'égard de ce président, il faudra aussi reconnaître le courage de cette décision prise et assumée jusqu'à ses ultimes conséquences. Un homme politique digne de ce nom n'est-il pas celui qui ne recule pas à prendre les décisions en s'en faisant responsable ?

Retour sur le père : une femme au-delà de la guerre

L'Événement libyen vient faire exception dans la série des engagements précédents. L'histoire commencée sur un petit camion de livreur de légumes, continue avec un téléphone à moitié détraqué et se termine par l'histoire du drapeau. Chaque page est l'occasion de dire la force d'un désir décidé et ce qu'il peut accomplir lorsqu'il ne succombe pas à la monstrueuse capture du Dieu obscur. Au contraire de sa sœur, il n'est pas question de conversion pour BHL. Il a plutôt décidé de passer une vie au service de la démocratie pour qu'elle puisse vaincre partout la guerre y compris au Moyen-Orient.

Le dernier voyage en Libye est l'occasion d'extraire un bout de savoir nouveau. Il sait désormais qu'il marche sur les traces d'un père héroïque. N'est-ce pas parce qu'il avait lui aussi la force de ne vouloir plaire à personne qu'il échappe à l'horreur de la servilité ordinaire et pourvoyeuse de massacres extraordinaires ? Mais la force de BHL, n'est-ce pas de démontrer en acte que cette mort de masse produite par la science et le capitalisme n'est pas inéluctable, qu'elle ne survient pas lorsque le pouvoir assume d'occuper la fonction politique?

La première leçon de *La guerre sans l'aimer*, c'est qu'il est possible de réinventer une politique responsable à la condition de faire sa place au désir. La création de la démocratie doit donc aussi prendre en compte l'érotisation du temps logique de chaque peuple. La deuxième leçon que l'on peut retenir de l'Événement, c'est le choix du destin de l'homme de désir. BHL consent aussi à savoir qu'au-delà du premier engagement dans la deuxième guerre, son père en avait pris un autre : épouser la femme désirée s'il en revenait. N'est-ce pas ce qui l'a fait revenir vivant parce que c'est-là déjà la guerre sans l'aimer ? D'une femme à la guerre et retour, la boucle du désir se referme. Entre temps, la démocratie l'emporte. Il est exceptionnel qu'un intellectuel décide de se faire ami du réel. C'est sans doute ce qui rapproche BHL de Lacan. Ce livre raconte une leçon de responsabilité. Elle mérite donc d'être élevée au paradigme et transmise au plus grand nombre.

ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE
LA RÈGLE DU JEU LACAN QUOTIDIEN

*

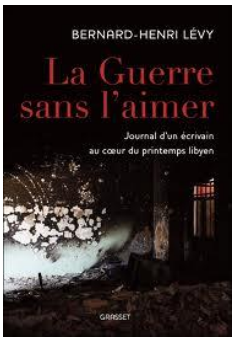
Mercredi prochain, le 23 novembre, de 21h à minuit
au Cinéma Saint-Germain-des-Prés

CONVERSATION AVEC BERNARD-HENRI LÉVY

DES GUERRES DU XXIe SIÈCLE

Souveraineté et ingérence
Les Empires et les nationalités

à l'occasion de la publication de son livre
La Guerre sans l'aimer. Journal d'un écrivain
au cœur du printemps arabe



La Conversation, menée par Jacques-Alain Miller, se déroulera avec la participation de Alexandre Adler, Blandine Kriegel, Eric Laurent, Anaëlle Lebovits-Quenehen, Jean-Claude Milner et Hubert Védrine.

22, rue Guillaume-Apollinaire, Paris 6e
Accueil à partir de 20h30 ; début à 21h 00

ENTRÉE LIBRE

▪ CHRONIQUE ▪

Chemins de traverse
Par *Aurélie Pfauwadel*

Rien ne s'oppose à la nuit

« Que cherchais-je au fond si ce n'était approcher la douleur de ma mère, en explorer le contour, les replis secrets, l'ombre portée ? » (p. 47) Le récit de Delphine de Vigan s'ouvre sur le suicide, en 2008, de sa mère Lucile, à l'âge de 62 ans. *Rien ne s'oppose à la nuit* est un roman autobiographique (**1**), le grand succès littéraire de la rentrée, avec *Limonov* d'Emmanuel Carrère. L'auteur veut offrir à Lucile un « destin de personnage », un « cercueil de papier », afin de rendre hommage à la singulière excentricité de cette femme si belle et si fragile – sa photo en couverture laisse transparaître ce mélange de beauté et d'absence, qui attirait tant les gens.

C'est avant tout un roman plein de la vie de l'immense famille nombreuse de Lucile, avec ses parents, Liane et Georges, et ses huit frères et sœurs dont on suit l'enfance, dans le Paris des années 50, puis le passage à l'âge adulte avec le mouvement hippie. Cette turbulente famille, avec ses lubies, ses repas accueillants et ses maisons de vacances foisonnantes, son foutoir organisé, ses disputes et ses joies bruyantes, possède son lot de figures remarquables. Liane, matriarche de la famille Poirier, qui a eu les nombreux enfants qu'elle voulait, n'en est pas moins restée une femme, et plutôt originale pour l'époque. Georges est un personnage complexe, au cœur du drame : charismatique, entrepreneur, coureur de jupons, on n'arrive pas à le haïr tout-à-fait, conformément au portrait qu'a voulu en dessiner Delphine de Vigan. Chacun des enfants, aussi, acquiert son épaisseur propre.

Le roman est finement construit sur le modèle même de cette famille : il initie d'abord le lecteur au fonctionnement de cette inénarrable tribu, et à la mythologie familiale (à laquelle on veut croire et adhérer), puis le récit dévoile progressivement l'incroyable capacité à forclore de cette famille, d'où éclateront les multiples drames qui la secoueront. L'auteur souhaite explorer le mythe, mais aussi son envers : les morts violentes, les deuils, les folies ordinaires ou extraordinaires des uns et des autres.

Le suicide de Lucile résonne avec d'autres, et fait nombre. À travers l'écriture, l'auteur cherche l'origine de la souffrance de sa mère, « comme s'il existait un moment précis où le

noyau de sa personne eût été entamé d'une manière définitive et irréparable » (p. 85). On suit l'existence fantasque de Lucile, toujours sur le fil : petite fille mannequin, très belle, qui aurait aimé être invisible pour échapper à tous ces regards (bien trop réels) qui l'oppressent ; mère à 18 ans, elle mène une existence bohème et inventive avec ses deux petites filles et ses compagnons, et sur fond des années 70, fume beaucoup d'herbe pour apaiser ses angoisses. Vient le moment où le récit bascule : un événement déclencheur achève de faire sombrer Lucile dans la folie, puis dans l'alcoolisme. « Bipolaire », « bouffées délirantes » : le diagnostic tombe comme un couperet. Dix ans de marécage où le surdosage de neuroleptiques réduit Lucile à n'être plus que l'ombre d'elle même, un fantôme muet et étranger à la vie. Passée si proche de l'abîme, Lucile connut une renaissance, au moment où elle rencontra enfin un médecin qui prit « l'exacte mesure de son désastre intérieur » (p. 355).

Le 31 janvier 1980 : jour où Delphine fut expulsée de l'enfance, jour du premier délire de sa mère. C'est de ce moment de déracinement et d'exil que l'auteur date son besoin d'écrire : « il y a eu dans ce moment une confrontation brutale entre le réel et la fiction (celle que ma mère s'est inventée) et pour moi le début d'un besoin impérieux d'écrire pour que les choses aient une consistance, retrouvent une forme de stabilité, pour que quelque chose s'oppose au vertige. » (**2**)

À ma grande surprise, le nom de Lacan surgit à l'improviste, au détour d'une page. Elle écrit que, ce jour du 31 janvier, Lucile se serait rendu au cabinet de Lacan en exigeant de le voir : « Au moment où le psychanalyste sort de son bureau et s'inquiète de sa présence, elle se jette sur lui et lui arrache ses lunettes en criant "Je l'ai eu, je l'ai eu !". Lacan la frappe au visage, la secrétaire parvient à la plaquer au sol, avant qu'à eux deux ils ne la jettent dehors, sans aucune forme d'assistance. » (p. 275) Des années plus tard, Delphine de Vigan a demandé à sa mère si ce récit était vrai : « Elle m'a assuré que oui. À la fin de sa vie, Lacan recevait des patients toutes les dix minutes pour des sommes astronomiques et, atteint d'un cancer qu'il refusait de soigner, n'en faisait plus grand cas. Pas plus que d'une femme, en pleine crise de délire, surgie dans son cabinet. Voilà ce que Lucile m'a dit. Je n'ai jamais cherché à vérifier cette version. Je l'ai crue. » (p. 276).

Quelle déception que ce roman – que j'ai par ailleurs tant aimé – qui connaît un succès de librairie, se fasse ainsi l'écho lointain de « l'argument de l'atteinte de l'intégrité physique et morale » de Lacan à la fin de sa vie (Agnès Aflalo, *LQ* 92, sur le procès contre ER, et la tentative de « hold-up » que connaît à nouveau l'enseignement de Lacan). Il faut donc reconnaître qu'il s'agit là d'une opinion qui est en partie passée dans le « disque ourcourant » sur Lacan, au même titre que l'avidité du gain, et autres idées reçues dont le dernier *Diable probablement* « Pourquoi Lacan » propose l'analyse. Concernant ER, c'est une logique imaginaire du « lui ou moi » qui est à l'œuvre : soit c'est elle qui ne comprend rien au dernier enseignement de Lacan, soit c'est lui qui « délirait » (mot que l'on trouve sous sa

plume) ; ce qui se traduit aujourd'hui par : *ou bien* mon Lacan, *ou bien* celui des Miller. ER a fait le seul choix qui lui permet d'*être* : d'être « Élisabeth Roudinesco, la grande spécialiste de l'enseignement de Lacan », qui se croit ainsi légitime à juger de l'état physique et mental du vieux monsieur. D'une manière plus générale, les gens éprouvent une grande jubilation à dire d'un psy qu'il est fou, surtout s'il s'agit du plus grand théoricien des psychoses.

Concernant Delphine de Vigan, c'est autre chose : elle a quelques raisons d'en vouloir aux psys qu'elle juge responsables (et sans doute pas complètement à tort), par leur incompétence, de l'état abominable dans lequel est restée sa mère pendant dix ans. Elle inscrit Lacan dans la série de ceux qui l'ont laissé tomber. Rien ne la pousse à infirmer cette version : elle préfère croire sa mère, dont elle reconnaît pourtant qu'elle était ce jour-là « en pleine crise de délire » (et nous savons qu'il n'est pas rare que des sujets paranoïaques accusent l'Autre persécuteur d'être fou). Lucile, persécutée par le regard, se jette sur les lunettes de Lacan, et accuse ensuite, sans doute dans un discours inversé, celui qu'elle a *à l'œil*, de lui avoir fait un *œil au beurre noir*.

Il n'en reste pas moins que Delphine de Vigan fait du Lacan sans le savoir : elle propose une théorie de la vérité menteuse tout ce qu'il y a de plus lacanienne. Dans l'espoir d'établir la vérité sur sa mère, elle a fouillé, mené son enquête, et récolté un matériau disparate (les écrits de Lucile, des heures d'enregistrement laissés par Georges, des vieux films, les témoignages des frères, sœurs, amis, les rapports de police…). « Sans doute avais-je espéré que, de cette étrange matière, se dégagerait une vérité. Mais la vérité n'existait pas. Je n'avais que des morceaux épars et le fait même de les ordonner constituait déjà une fiction. Quoi que j'écrive, je serai dans la fable. » (p. 47) Dès lors qu'on raconte, dit-elle, même en cherchant à rester au plus près de ce qui s'est passé, on est dans la fiction. Entre la vérité et la fable, s'ouvre l'espace de la littérature. L'auteur renonce à cerner Lucile en soi : ce *roman* est *sa* vérité sur Lucile, et tente de dire le mystère que cette mère a toujours été pour sa fille.

(1) Édité par JC Lattès, octobre 2011, 437 pages, 19€.
(2) « Interview de Delphine de Vigan pour *Rien ne s'oppose à la nuit* », Chroniquedelarentréelittéraire.com

▪ NOUVELLES DU QUEBEC ▪

Notre collègue Anne Béraud, de Montréal, nous communique la lettre suivante, dont elle a pris l'initiative, et qui a été signée par plus de 150 praticiens.

À propos du projet de règlement sur le permis de psychothérapeute.

À Monsieur le Président de l'Office des Professions du Québec,

Montréal, le 10 novembre 2011,

Monsieur,

Nous nous interrogeons et vous faisons part de notre inquiétude, dans le cadre du Projet de règlement sur le permis de psychothérapeute, à propos du point 3 de la **Section III** « Cadre des obligations de formation continue », page 4447 de la Gazette officielle du Québec, du 5 octobre 2011, 143e année, no 40.

Il y est indiqué :

> « 3. Le médecin ou le psychologue qui exerce la psychothérapie et le titulaire du permis de psychothérapeute doivent accumuler au moins 90 heures de formation continue en psychothérapie sur une période de 5 ans.
>
> Le médecin doit choisir les activités de formation continue parmi celles prévues au programme d'activités de formation continue en psychothérapie adopté par le Collège des médecins du Québec.
>
> Le psychologue et le titulaire du permis de psychothérapeute doivent choisir les activités de formation continue parmi celles prévues au programme d'activités de formation continue en psychothérapie adopté par l'Ordre des psychologues du Québec. »

Ainsi, rien n'est précisé concernant le « programme d'activités de formation continue en psychothérapie » adopté par le Collège des médecins et par l'Ordre des psychologues du Québec, ni sur le processus de mise en place de ce programme. Le cadre balisant le choix de ces activités de formation continue n'est pas clarifié dans le point mentionné. Sur quels critères, à partir de quels impératifs, se baseront le Collège des médecins du Québec et l'Ordre des Psychologues du Québec pour adopter les activités qui seront reconnues au titre

de formation continue en psychothérapie ? Nous déplorerions que l'Ordre des Psychologues et le Collège des médecins détiennent le monopole des activités de cette formation.

Exerçant la psychanalyse, notre pratique professionnelle s'est retrouvée incluse dans la Loi 21. Nous demandons maintenant que nos activités de formation continue, propres à la psychanalyse, soient reconnues et prises en compte. Les psychanalystes disposent de leurs lieux spécifiques de formation (Associations locales et Internationales, Écoles, Sociétés, Instituts) qui dispensent des formations appropriées à l'exercice de la psychanalyse. La formation de psychanalyste, nécessitant par définition une formation permanente, n'a pas à être redoublée par une formation continue dispensée par l'Ordre des Psychologues du Québec.

Les psychothérapeutes d'orientation psychanalytique, ainsi que les étudiants choisissant de s'orienter à partir de la psychanalyse, sont également inquiets de ce qui sera accrédité par l'OPQ comme formation continue acceptable, et désirent, eux aussi, avoir accès aux formations spécifiquement reliées à la psychanalyse.

Ainsi, face au flou de cet article du règlement, et devant le risque que le programme d'activités de formation continue adopté par l'OPQ (à qui le règlement laisse toute la latitude) s'avère trop restrictif, voire peu pertinent pour notre pratique de psychanalyste et de psychothérapeute d'orientation psychanalytique, nous demandons ceci : (1) avant que le gouvernement n'approuve ce projet de règlement, que nous ayons accès à ce que l'Office des professions du Québec, le Collège des médecins du Québec et l'OPQ, considèrent comme de la formation continue acceptable ; et (2) que nous obtenions l'assurance que les formations psychanalytiques soient reconnues comme formation continue.

Nous sommes d'avis que ces demandes n'entrent nullement en contradiction avec la Loi 21 qui, au point 187.3.1. de la page 10 indique :

> « L'office, par règlement, détermine :
>
> (…)
>
> 3o le cadre des obligations de formation continue que le médecin ou le psychologue qui exerce la psychothérapie ou que le titulaire du permis de psychothérapeute doit suivre, selon les modalités fixées par résolution du Conseil d'administration du Collège des médecins du Québec et de l'Ordre professionnel des psychologues du Québec, les sanctions découlant du défaut de les suivre et, le cas échéant, les cas de dispense. »

Vous remerciant de l'attention que vous porterez à ce point crucial, nous vous prions, Monsieur le Président, de recevoir l'assurance de nos salutations respectueuses.

(Est jointe la liste des signataires)

▪ lacanquotidien.fr ▪

▪ Babel Español - Indignados

Insonmio por Anna Aromi

Quiero hablarles de los indignados. Este es el nombre que los medios de comunicación han dado a los participantes en el movimiento del 15-M. Esos ciudadanos que han tenido el mérito, no menor, de devolver el uso y la memoria a las plazas de este país, recordándoles que no por casualidad nacieron ágora, foro, plaza del pueblo.

Pero no solo esto, estos ciudadanos han logrado también vivificar esa famosa y tan maltratada "memoria histórica" a partir de situarse en ella, en la historia. Y lo han hecho convocados por un malestar, por un imposible de soportar, que han elevado a la categoría de síntoma. (…) Lire l'article.

▪ Babel Italiano - Io sono Li

Io sono *Li* di *Céline Menghi*

Giochiamo sull'equivoco con il titolo del film di Andrea Segre: *Io sono Li.*

Se poniamo l'accento sulla i, possiamo immaginare qualcuno che, indicando un luogo preciso, dica: io sono lì. Se invece togliamo l'accento, possiamo evocare il *li* della lingua cinese.

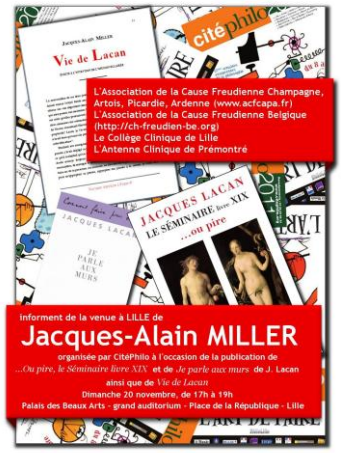
L'equivoco libera da un solo senso e apre a diverse significazioni. E' quanto succede nella storia di Shun Li, una storia liquida, è il caso di dire: li-quida, come molte storie di migranti. (…) Lire l'article.

▪ Babel Italiano - Il velo nero del pastore di Romeo Castellucci

Ovvero l'indicibile come evento di corpo di Francesca Carmignani

Si comincia. Un rumore assordante di macchina, per Castellucci "la pura funzione", il puro fare. È al limite del sopportabile, tendente a provocare un evento di corpo in chi assiste, "sensazioni che toccano i centri nervosi dello spettatore". Non voce, ma rumore. Un rumore campionato e distorto, suono che non arriva neppure alla *lalingua*, poiché in assenza di significante. Poi alle apparizioni dei cadaveri dell'uomo con il velo e dell'animale quadrupede, segue il corpo di una donna e di sottofondo, stavolta, una voce, non parole ma gemiti femminili. Indistinguibile se siano di piacere o sofferenza, dunque quintessenza di godimento. *Love song* è l'unico significante presente, inciso sui tendaggi e destinato a sparire nel fumo, denunciando l'inganno della parola d'amore. (…) Lire l'article.

▪ COURRIER ▪



Jacques-Alain Miller à Lille. **Séquences.** « *Il y a une phrase de Lacan qui constitua pour moi un véritable guide de son enseignement : "Les vérités sont comme des solides". Ça veut dire quoi — solide ?*

Les vérités ne sont pas comme des surfaces. On n'est pas dans la logique de la représentation, ni dans la logique de la contemplation, où l'on peut voir la vérité toute, en une fois. Cela veut dire que pour les voir, il faut le temps, il faut du temps pour en faire le tour. Et le savoir, ça coûte du temps. Les vérités-solides ressortissent plutôt à l'expérience. »

« Question de la salle : - De quoi Lacan jouissait-il ?
JAM : - Lacan ne pratiquait pas le précepte de la sagesse antique : Ne quid nimis, rien de trop. Il était du côté du trop. Il dépassait les bornes ; mais en même temps, il respectait les limites. Il savait donc jusqu'où ne pas aller trop loin. S'il a eu quelque accident, il n'a jamais écrasé personne, et est mort dans son lit ! »
Propos rapportés par Jean-Claude Encalado.

Michèle Manceaux *nous transmet cette information :*

Syrie : Les femmes ces héroïnes…

En Syrie, des femmes et des hommes épris-e-s de justice, de démocratie et d'égalité luttent pacifiquement contre le despotisme, depuis mars 2011.
Une particularité de leur révolution est la présence marquée des femmes dans ses comités de coordination et les actions de soutien culturelles et artistiques.
Mais elles en paient un lourd tribut : la répression insoutenable du régime en place, qui s'abat sur tous les citoyens, les vise particulièrement : torture, exécutions, viols, …
Les femmes sont également utilisées comme « arme de guerre » pour faire pression sur leurs familles ou inciter leurs proches masculins à se rendre ou à capituler.

Afin de leur témoigner de notre solidarité, le FFM, Fonds pour les Femmes en Méditerranée, l'association Souria Houria, avec le soutien de Fatima Lalem (Adjointe au Maire de Paris, chargée de l'égalité Hommes/Femmes) vous invitent à une rencontre débat :

Quelle place pour les femmes dans la révolution syrienne ?

Mardi 29 novembre à 19 H 30

Mairie du 3e arrondissement

2, rue Eugène Spuller, 75003 Paris. Métro Arts et Métiers, Temple

En présence de
Mme Samar Yazbek, écrivaine et romancière, Mme Basma Kodmani, chercheuse, Directrice de l' «Arab Initiative Reform» et Membre du CNS, conseil national syrien
Modératrice : Nadia Aissaoui, sociologue et membre du Conseil d'administration du Fonds pour les Femmes en Méditerranée
Le débat se déroulera en français. L'intervention de Mme Samar Yazbek se fera en arabe avec une traduction vers le français.
Pour les inscriptions, prière d'envoyer un mail à : **info@souriahouria.com** <http://www.facebook.com/event.php?eid=272318579470390#>

Victor Rodriguez - **Cacophonie !** Le vent d'Autan souffle sur Toulouse ce samedi soir, et, aux abords du théâtre Garonne, un dispositif policier imposant est déployé. De la place Esquirol à la place Saint-Cyprien, on croise des groupes de gardes mobiles sur-équipés, façon Terminator. Car en effet ici comme à Paris, Rennes et Villeneuve d'Ascq, l'Institut Civitas et FJC (France Jeunesse Civitas) manifeste contre le tenu du spectacle de Rodrigo Garcia « Golgota picnic » comme contre celui de Roméo Castellucci.

L'inquiétude est palpable sur le visage du directeur du théâtre Garonne, Jacky Ohayon qui arpente à grandes foulées les trottoirs, portable vissé à l'oreille. A quelques mètres, la foule des « contre-manifestants », celle des partis de gauche et de plusieurs organisations de défense des droits de l'homme se rassemble aux portes du théâtre. On distribue des tracts « Bénie soit la capote... qui nous protège du sida » ou pro-avortement. Une sono diffuse en boucle la chanson « On lâche rien ». Très vite, c'est toute l'avenue du Château d'eau qui est envahie par un cortège compact bien décidé à ne rien lâcher, quitte à en découdre.

Sur le pont Neuf, de l'autre côté de la Garonne, une large banderole est déployée. Le slogan, on ne peut plus clair, affiche « la France est chrétienne et doit le rester » ! Les symboles aussi sont là ! On porte la croix, on dresse les drapeaux frappés aux insignes de l'Action Française. Le tout cadencé aux sons des tambours, peint en bleu roy. Du grand classique ? Oui, mais formé aux techniques de l'Internet 2.0 si on en juge par la campagne de harcèlement par mail que les directions des théâtres subissent depuis plusieurs mois. Sur les blogs des organisations fondamentalistes chrétiennes, entre autres messages, on lit « ces manifestations sont autorisées » et on reste pensif deux secondes avant de se reprendre « le contexte électoral, sans doute », ça rassure ? Non, vraiment pas !

Si les visages des manifestants contre la « cathophobie » sont souriants, je ne peux m'empêcher de trouver ce défilé sinistre et lugubre. Je n'avais encore jamais vu ces symboles là manifester à Toulouse, où ailleurs ! Ce samedi soir, ces symboles d'un autre temps bougent, pour de vrai ! Un peu comme si les photos des livres d'histoires s'animaient. « C'est d'époque » me souffle Jacky Ohayon. C'est vrai, mais laquelle ? Ou plutôt, car on voit bien la manœuvre de cet intégrisme, en retournant comme un gant la « liberté d'expression », en réaction il entend restaurer l'art « *véritable* » (et pour ne s'en tenir qu'à la question de l'art...) celui qui porte vers le beau et le bien. C'est ainsi qu'une jeune femme m'aborde en scandant un des slogans de la soirée « L'art porte l'esprit vers le beau ». Non madame, l'art porte aujourd'hui vers l'objet et c'est sans aucun doute ce qui fait sa valeur pour éclairer la condition du parlêtre au XXIème siècle.

●●

▪ PROCHAINEMENT ▪

▪ Dossier « Inventions+Institutions »

À paraître mercredi prochain : « Une initiative pas tout à fait comme les autres : l'Institut Hospitalier Soins Études d'Aubervilliers (I.H.S.E.A) », par Yves-Claude Stavy.

lacan quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7*
L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du lacan quotidien

membre de la rédaction victor rodriguez @vrdriguez (sur Twitter)

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & family

lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.